

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 4

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Charbon, mesdames !

— Charbon, mesdames !

A cette voix glapissante, le sculpteur, debout à son ébauchoir, interrompit le travail commencé, et s'approchant de la large baie vitrée ouvrant sur le boulevard Bineau, suivit d'un regard pensif la lourde charrette attelée d'un âne poussif, sur laquelle une grosse Auvergnate à la carrure massive trônait au milieu des sacs de charbon.

Elle enfila la rue Chézy et s'en alla cahincaha, répétant d'un accent traînard son cri monotone et discordant qui s'éteignit peu à peu dans le lointain, tandis que le vieil artiste, dont une rosette rouge étoilait le simple veston, passait une main nerveuse sur son large front inspiré, comme pour chasser une douloureuse obsession, et revenait lentement à l'œuvre abandonnée.

Mais ses doigts tremblaient en pétrissant la glaise, l'âme n'y était plus ; et renonçant à lutter contre la vague tristesse qui l'engourdisait insensiblement, il jeta un linge mouillé sur son ébauche, une robuste fille du peuple, et décrochant un vieux feutre pendu à la muraille, il l'enfonça sur ses cheveux gris et s'en fut à l'aventure, les mains dans ses poches, le dos courbé sous un poids qui n'était pas celui des ans.

... Pierre Maltoni avait eu des débuts difficiles et dans le grand vieillard, professeur aux Beaux-Arts, membre de l'Institut, maître révérend de l'ancienne et de la nouvelle école, on aurait eu peine à reconnaître le petit Pietro, allant de café en café, de terrasse en terrasse, offrir ses statuettes de plâtre ou de simili-terre cuites aux consommateurs attablés.

Houspillé par les garçons, chassé par les sergents de ville, battu par son patron Giuseppe, un Savoyard retors, avide et brutal exploitant sans vergogne ses jeunes compatriotes, le pauvre était fort à plaindre... et nul ne le plaignait !

Orphelin dès le berceau, jamais un doux sourire, une bonne parole, une tendre caresse n'avaient réchauffé son cœur endolori, et dans cette ville de trois millions d'âmes où le sort l'avait jeté comme un atome perdu, ses seuls amis étaient ces figurines de pacotille, dernier mot de l'art à ses yeux éblouis, dont il s'efforçait d'imiter la forme et les contours en taillant grossièrement quelque morceau de bois avec un méchant couteau ou en pétrissant quelque boulette de cire ramassée dans le coin d'un atelier.

Cependant, quelles que fussent ses jouissances artistiques, elles ne pouvaient suffire à combler le vide de son estomac et de son cœur, lorsque la Providence, pitoyable aux malheureux, lui envoya une protectrice, une sœur, une amie.

Ce n'était pas, comme dans les *Contes* de M. Bouilly, une demoiselle bien née, riche, sensible, soupirant volontiers le :

Pauvre petit ! pars pour la France,

cher à nos aïeules ; ou versant des larmes à la *Grâce de Dieu*.

Non ! c'était une simple enfant de l'Auvergne, à la bonne figure réjouie, sous la couche de charbon qui la recouvrait, et qui traînait bravement son âne dans les rues escarpées de la « Butte » en criant avec son accent de terroir :

— Charbon, mesdames !

La première fois qu'ils se rencontrèrent au coin de la rue Lepic, lui sa planchette sur l'épaule, elle mordant à belles dents dans une épaisse tartine, ils échangèrent un regard de réciproque sympathie.

— La bonne tartine ! pensait Pietro, dont le ventre criait famine.

— Les jolies poupées ! dit Mathurine en écarquillant ses gros yeux ronds.

Complaisamment, en bon prince, Pietro s'arrêta pour qu'elle pût jouir d'un coup d'œil et les considérer à son aise.

— Ça, c'est Napoléon, ça Vénus, ça la Madone, ça Brutus, expliqua-t-il gravement en lui désignant chacune des figurines se coudoyant dans un électisme bizarre.

Mathurine, bouche bée, en oubliait sa tartine et son âne, qui se régalaient d'une feuille de chou à l'événement d'une fruitière.

— C'est cher, hein ? interrogea-t-elle avec un respect craintif.

— Oh oui ! répondit Pietro, pour qui la moindre pièce blanche représentait une fortune.

— C'est bon pour les riches !

— Mais tu peux les regarder, les toucher même, pourvu que tu ne les casses pas.

Joyeuse, la petite profitait de la permission généreusement octroyée, quand une grosse voix enrouée l'arracha à sa contemplation.

— Allons, Thurine, tu t'endors !

C'était l'oncle Anselme, le propriétaire de l'âne, de la voiture et de la nièce, descendant de chez une pratique.

Les deux enfants échangèrent un adieu hâtif.

— Demain, si tu repasses ici, je te donnerai quelque chose, dit mystérieusement Pietro.

Mathurine le remercia d'un regard éloquent, et obéissant à ce délicat instinct de la femme, à tous les âges et dans toutes les conditions, elle glissa sa tartine dans la main du pauvre affamé et se sauva, tout rouge de son audace.

Le lendemain, quand la charrette se montra à l'angle de la rue, un large sourire découvrit les dents blanches de la fillette en reconnaissant son nouvel ami.

— Je t'ai apporté ce que je t'ai promis, déclara-t-il avec importance, dès qu'ils se trouvèrent seuls.

— Montre, demanda-t-elle, le cœur battant.

— Regarde.

C'était une Vénus informe et quelque peu bossue avec un nez camard et des jambes cagneuses ; mais Mathurine n'en poussa pas moins un cri d'admiration, lorsque Pietro ajouta majestueusement :

— Je t'en fais cadeau : c'est mon œuvre !

— Vrai ! c'est toi !... faut-il que tu sois capable, bégaya-t-elle les mains jointes.

Lui jouissait modestement de son triomphe.

— La belle dame ! répéta la petite charbonnière, avec conviction. Tu me la donnes ? Bien sûr ? Je peux l'emporter ?

— Sans doute.

— Oh ! que je suis contente !

Elle lui sauta au cou, puis courant à la voiture :

— Moi aussi, j'ai pensé à toi ! Aimes-tu les châtaignes ?

Sans attendre sa réponse, elle en bourrait ses poches, sa casquette... et la massive carrure de l'oncle Anselme apparaissant sous la porte cochère, ils se séparèrent avec un joyeux :

— A demain !

Dès lors Pietro ne fut plus seul, il ne souffrit plus de l'abandon, du froid, de la faim. Mathurine lui apportait chaque jour la moitié de son déjeuner, elle lui tricottait des mitaines, des chaussettes bien chaudes pour l'hiver, et surtout lui donnait une grosse part de son cœur, le pain de l'âme avec le pain du corps.

Cette petite Auvergnate, tombée de son village, ignorante, à peine dégrossie, trouvait des paroles esquissées, des consolations délicates, pour relever l'esprit abattu du pauvre garçon, encourager ses rêves de gloire, fortifier sa vocation artistique.

— Plus tard, vois-tu, Pierrot (c'était sa façon de franciser son nom), quand je serai grande, nous nous marierons. Moi, je gagnerai de l'argent pour nous deux, avec mon charbon ; toi, tu pourras faire des bonshommes toute la journée.

Et, dans son admiration religieuse pour son artiste en herbe, cet arrangement lui semblait simple et naturel.

Ces beaux projets devaient se réaliser en partie : Un matin, Mathurine qui allait sur ses quinze ans et faisait seule la tournée (l'oncle étant cloué sur son fauteuil par les rhumatismes), aperçut son ami tout penaud et les mains vides.

Maître Giuseppe, blessé mortellement dans une rixe de cabaret, était à l'hôpital, ses pensionnaires s'étaient éparpillés comme une volée de moineaux ; lui, indolent et timide, ne savait que faire, où aller.

— Pardine ! viens chez nous ! déclara tranquillement Mathurine, tu prendras la chambre du cousin Antoine qui part faire ses sept ans et tout sera dit.

L'oncle Anselme grogna bien un peu, de voir à sa table, sous son toit, dans le lit même de son garçon, « ce grand flandrin aux mains blanches mangeant pour deux et ne travaillant pas pour un », mais en revanche, Mathurine faisait l'ouvrage d'un homme, menant à elle seule la maison, et soignant, dorlotant si bien le vieux qu'il n'osait pas bougonner trop haut ni faire trop grise mine à l'intrus.

D'ailleurs, ce « benêt d'Antoine », qui ne voyait que par les yeux de sa cousine, avait été le premier à applaudir à la combinaison et était parti, le cœur léger, avec une cordiale poignée de main à son remplaçant et deux gros baisers sonores sur les joues brunes de la fillette,

A peine si elle s'aperçut de ce départ, et cependant toute la besogne lui retombait sur les bras, non que Pietro justifiait absolument la mauvaiss opinion de l'oncle Anselme et ne cherchât pas à se rendre utile, mais il n'avait pas la vocation... on ne peut pas tout avoir !

Du reste, Mathurine ne souffrait pas qu'il perdît son temps à fendre du bois ou à cribler le charbon. Il devait travailler, devenir un grand artiste et ne pas s'occuper d'autre chose. Il protestait mollement et céda à cette douce violence profitant à son tempérament artistique... mais quelque peu nuisible à son sens moral.

En somme, c'étaient encore deux enfants ; à cet âge heureux le tien et le mien ont une valeur relative ; recevoir est aussi naturel que de donner, et, le matin, quand Mathurine, levée dès l'aube, attela son âne, chargeait sa voiture et partait bravement dans le brouillard, la pluie, la neige, jetant à tous les échos son cri aigu comme le chant du coq : « Charbon, mesdames ! » lui, rêvassant à l'œuvre ébauchée, se bornait à murmurer entre deux bâillements :

— Brave fille ! je lui revaudrai ça quand je serai célèbre !

(La fin samedi.)

Réponse au problème de samedi : 300 gymnastes. — Ont répondu juste : MM. Leutwyler, Zofingue ; un abonné de Coppet ; Progin, Bulle ; Dony, Cossonay ; Café de l'Europe, Genève ; Buttica, Genève ; H. Page, Rueyres ; Marguerite Pittet, Lausanne ; Louise Michel, Genève ; Ch. Turin, Echandens ; C. Taillens, Lausanne ; Martinet, café-tier, Lausanne ; Chave, Chailly ; B. Menétrey, Chavannes ; L. Meystre, café-tier, Bex ; une abonnée d'Auvergnier ; H. van der Bellen : Boudry, Moudon ; Küffer, Vateyres ; J. Bex, Duillier (jolie réponse en vers) ; un abonné de Lugano. — Le tirage au sort a donné la prime à M. Ch. Turin, à Echandens.

Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi à midi. Les abonnés qui signent par un pseudonyme doivent cependant faire connaître leur nom.

Problème.

Une pendule retarde de 8 minutes 5 secondes par heure lorsque le feu est allumé, et avance de 5 minutes 1 seconde par heure, lorsque la chambre n'est pas chauffée ; mais en admettant qu'elle n'ait ni avancé ni retardé au bout de 24 heures, pendant combien de temps le feu a-t-il été allumé ?

Prime : Un objet utile.

Boutades.

Extrait du discours d'un pasteur à l'occasion de la proclamation des résultats de la pourvue d'une régence :

D'un ton monotone et nasillard :

« Messieurs, vous étiez onze aspirants, et sur ces onze, nous ne pouvons en nommer qu'un seul ; par conséquent les dix autres devront être laissés de côté ; nous les remercions pour les frais qu'ils ont bien voulu faire pour se rendre à C... — (Authentique).

X..., le raseur, qui est membre d'une société de secours mutuels, vient de perdre sa femme, et il demande qu'elle soit inhumée aux frais de la société.

— Impossible, fait le président. Ah ! Si c'était vous, nous le ferions avec plaisir...

THÉÂTRE. — Il fallait s'y attendre. Une seule représentation de **Les Deux Gosses** ne pouvait suffire. Le succès d'antan se renouvelle. Demain, dimanche, deuxième représentation. Ce ne sera peut-être pas la dernière.

L. MONNET

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit : « Les **Pilules hémato-gènes** du docteur Vindevozel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.